

Jazz & Poésie

Hommage au poète binchois Paul Vandendorgh et le mouvement "La Lanterne Sourde"

Le vendredi 22 avril 2016

Salle du café "Le Rondeau" Grand-Place à 7130 Binche

Kermesse

À Pierre Bourgeois

Sur nos fiers chevaux de bois,
Tournons, poètes insignes.
L'orgue mout le chant du cygne.
Traquons la biche aux abois!

Chasse à courre, galop sec.
Le vieux faucon mécanique
Sur les tuyaux à musique
Est mort, une rose au bec.

Au passage, saluons
Le piston hermaphrodite
Qui tristement précipite
Le rythme de nos chansons.

Sur nos fiers chevaux de bois,
Tournons, tournons après boire.
Nous avons tué la gloire
Et les bardes d'autrefois.

Ô vertige de cinq sous,
Taïaut héroï-comique.
Le caissier nous fait la nique :
La biche est derrière nous.

Car riant d'un rire creux.
Nous courons après nous-mêmes.
Eh cyclope Polyphème,
On nous a crevé les yeux!
Sur nos fiers chevaux de bois,
Chasseurs d'ombre impondérable,
Achevons d'un air aimable
Le petit chemin de croix.

Basse

Portrait de Paul Dubois, contrebassiste

La contrebasse est là, comme un mât de navire,
Droite, tanguant un peu selon le flot du rythme.
Et, s'accrochant à ce grand mât,
Comme un oiseau de mer aux ailes blanches,
L'homme aux ongles polis gratte les longs cordages
Qui résonnent et chantent
Un air de solitude et de mélancolie.
Ses cheveux argentés parfois s'incurvent,
Au sommet de ce mât, comme de fines vagues
Mêlant le gris du ciel, le bleu de l'eau, l'écume.
Il serre l'instrument contre son cœur.
Il se balance avec le mât dans la tempête
Ou la brise de l'accalmie.
On croyait qu'il allait s'enfoncer dans la mer,
Mais le voilà qui se redresse
Et se dégage enfin des orages sonores
Pour s'élever, mouette libérée
Vers le ciel de la Flandre où règne la musique.

4 avril 1958

Couronne des Cyclades

Lorsque nous entrerons dans la mer des Cyclades
Et que l'aube aura lui sur la perle des flots,
Nous verrons s'effeuiller, pétales de pavots,
Les nuages qui vont fleurir au cœur des rades...

Navigue, il faut aimer l'écume des sillages:
Rien n'est plus périssable et rien n'est plus certain
Que ce poème inscrit, dans l'or blond du matin,
Sur la page où grandit l'ombre de nos visages.

Mais avant tout il faut aimer les îles nues,
Les Cyclades glissant comme des dragons bleus;
Car c'est la terre, pauvre et belle, de nos vœux
Où les âmes seront enfin les bienvenues.

Cercle autour de Délos, collier, dernier trophée
De ce monde englouti qui chante au fond des eaux
Entendrons-nous encor, sur la flûte en roseau,
Gémir l'amour panique et les bêtes d'Orphée ?

Mais quand nous reverrons Naxos et le rivage
Des îles-sœurs, ô compagnon des jours sereins,
Que ce soit sous les feux pâles et souverains
D'Apollon qui conduit notre pèlerinage.

Et qu'il nous rende ici la lyre abandonnée
Pour que, faisant sonner sa corde de métal,
Nous soyons, sans espoir, dans un siècle brutal,
Les témoins de ce jour où la douceur est née.

The Golden Gate

Pour les artistes noirs du Golden Gate Quartet

Ouvrez-leur la Porte du Ciel,
Celle du Rêve et de la Foi,
Qui tourne entre de grands nuages,
Sur les gonds brillants du soleil !
Ouvrez leur la Porte d'Or !
Car ils ont mérité quelque grâce plénière
Et le divin droit de cité
Pour avoir bien chanté les psaumes de la Bible,
La bataille de Jérico,
Le pays de Jésus, les rives du Jourdain.
A quatre chanteurs noirs et à leur pianiste
Ouvrez, ouvrez la Porte d'Or !
Ou plutôt laissez-les longtemps sur cette terre
Pour que leurs voix, comme des balles, rebondissent
Avec les vieux tambours, les battements des mains
Et qu'elles forment, dans la paix,
Cet hymne universel à la Création,
Cette neuve polyphonie !

28 septembre 1957

Le temps des masques

Ils vont se travestir et remettre des masques
Pour cacher les visages gris de tous les jours.
Ils ont besoin d'autres habits, d'autres atours :
Laissez se libérer leurs vieux instincts fantasques.

Tous, ils veulent danser, chasser le temps d'hiver,
Fouler le sol pour qu'un nouveau printemps se lève.
Devinant que la vie est une ronde brève,
Ils sentent que leur rêve est grand comme la mer.

Car c'est un peuple étrange aux vœux contradictoires :
Mystique et sensuel, ombrageux et gaulois.
Ces hommes ont besoin de retrouver leurs lois,
Leurs profondes raisons de sourire et de croire.

Et s'ils veulent danser avant le Mardi-Gras,
Agiter des flambeaux, s'habiller de guenilles,
Laissez-les se masquer pour intriguer les filles*
Ils soumettent la ville au rythme de leur pas.

28 janvier 1958

Les poètes oubliés

Les poètes s'en vont avec les hirondelles,
Quand vient le vent d'automne et s'annonce l'hiver.
Ne les oubliez pas mais soyez-leur fidèles.
Faites leur connaissance ou relisez leurs vers.

Ils ont mis dans leur œuvre un peu de votre plainte,
Un peu de votre amour, de votre passion.
Ils sont bien loin de vous mais parlez-leur sans crainte.
Donnez-leur un instant de votre attention.

Ils sont les possédés du rythme, des images,
Même si quelques-uns ont méprisé les lois.
Ils viennent d'Orient ainsi que les rois mages,
Mais ils n'apportent pas les cadeaux de ces rois.

Ils vous donnent leur âme et leur détresse immense,
Leur brusque ivresse, un peu de joie, un peu d'humour.
Ils reviennent chanter une vieille romance
Avec des mots nouveaux pour un nouvel amour.

Ne les méprisez pas s'ils ont l'air un peu ivre:
Ils sont ivres d'un vin qu'on ne vend pas souvent
Mais il faut les chercher et découvrir leurs livres.
Ils s'envolent, feuilles d'automne avec le vent.

31 juin 1970

Guitare

Pour Django Reinhardt

Tu nous auras donné le chant d'une guitare,
Comme un adieu d'amour qui vibre dans le vent.
Tu repars aujourd'hui vers le soleil levant,
Ayant brisé la corde et la dernière amarre.

Libre, libre à jamais, sur les chemins du ciel,
Tu pousses les fougueux chevaux de ton mirage.
Qui tirent la roulotte aux couleurs de nuage
Et tu cherches la paix d'un exil éternel.

Dieu sait où, près de Lui, les gitans se rassemblent,
Après avoir marché comme le Juif errant.
Il a connu ton cri sauvage et déchirant.
Il sait comment tes doigts sur la guitare tremblent.

Tu peux prier à ta façon, nomade fier,
Sur le mode mineur de ta mélancolie.
La suprême souffrance, enfin, est abolie,
Django, tu reverras les Saintes de la Mer.

Elles vinrent d'Égypte et sont dignes de gloire
Pour avoir su braver les rudes ouragans.
Dis-leur: «J'ai composé la messe des gitans.»
Elle te sourira, Sarah, la Vierge noire.

Laisse le luth céleste aux graves séraphins :
Tes doigts crispés sont faits pour d'autres harmonies.
Comme un encens, ton peuple offre ses litanies,
Et ton âme a trouvé quelques accents divins.

Or voici maintenant les frontières franchies :
Montre ton passeport aux anges migrants.
La musique t'attend, là-bas, sur les hauteurs,
Bohémien français, gitan de Liberchies.

Car tu naquis, Django, sur notre sol wallon,
Dans la roulotte, à quelques pas de mon village.

Te voilà reparti pour un plus long voyage.
Sur la route revient l'écho de ta chanson.

Il manque désormais une note bizarre,
Une plainte émouvante au moderne concert.
Va, tu trouveras bien le gîte et le couvert :
Peut-être au Paradis faut-il une guitare !

25 Mai 1953

Poème pour un disque

"On the sunny side of the street"

Il est une heure où l'ombre, dans la rue,
Vient s'allonger sur l'un des deux trottoirs,
Tandis qu'en face une lumière accrue
Fait resplendir la clarté des beaux soirs.
L'amour, c'était l'ardeur inassouvie,
L'espoir nouveau, le rêve sans pareil.
Oh ! laissez-moi continuer ma vie
Sur le trottoir où brille le soleil.

Ainsi la vie, ainsi notre existence
A deux trottoirs : un clair, un plus ombreux.
Il faut aimer, lutter avec constance.
Vivre, souvent, c'est un mot valeureux.
Jeunesse au loin, quand tu nous fus ravie,
Nous conservions l'espoir de ton réveil.
Oh ! laissez-moi continuer ma vie
Sur le trottoir où brille le soleil.

Soleil des yeux, soleil des paysages !
C'était la vie et toute sa clarté.
C'était la rue avec ses vieux usages
Et le loisir d'aller du bon côté.
On était jeune, on ignorait l'envie,
On négligeait plus d'un sage conseil.
Oh ! laissez-moi continuer ma vie
Sur le trottoir où brille le soleil .

J'admire encore la ligne de ta bouche.
Je vois le Nil qui mire un palmier vert.
En Orient, quand le soleil se couche,
Il éblouit les sables du désert.
C'est notre route et nous l'avons suivie
Pendant longtemps, sans céder au sommeil.
Oh ! laissez-moi continuer ma vie
Sur le trottoir où brille le soleil.

Rythme

Rythme syncopé, rythme multiforme,
Rythme du jazz et du vers moderne.
Qui fut celui de notre jeunesse
Et de notre révolte
Je te reprends, après deux guerres,
Dans les ombres du soir d'Europe.

Ô rythme universel, Rythme pur et divin.
Je ne veux pas ici renier votre Loi.
Mais j'ai vu les typhons se ruer sur les peuples,
Les séismes de Grèce et les raz-de-marées,
Les passages des avions et des fusées.
J'ai vu la haine et le désir
Entre les hommes et les femmes.
J'ai vu, sur cette grande route,
Passer les tanks et les canons.
J'ai vu l'image de la bombe
Et de son champignon fameux,
Chef-d'œuvre humain de la Science.

Alors, pour quelque temps, assez de symétrie,
Assez de sermons ordonnés
Et de combats avec les mots !
Je vous libère
Impulsions et invectives,
Cris d'amour et lentes caresses,
Tumulte de nos cœurs !

Dancez, vieux mots donnés à l'homme!
Créez sans ordre exact votre polyphonie !
Soyez les cadences multiples
Du rythme déchaîné, sincère et primitif !
Soyez enfin ma liberté !

18 décembre 1955

Louis Armstrong

Le tigre noir est prisonnier
Dans la cage de son orchestre.
Les batteurs, les saxos, flanqués d'un pianiste
Sont autant de barreaux cernant sa solitude.
Le tigre noir est prisonnier :
Il gronde un peu de sa voix rauque
Et cherche à s'évader, d'un bond.
L'orchestre fait son boniment,
Appelle le public et présente le tigre,
Comme un roi de la forêt vierge
Qu'un gérant de dancing aurait apprivoisé.
Il gronde gentiment et fait la chattemite :
C'est un fauve domestiqué
Qui paraît presque romantique
Et montre en souriant l'émail de ses dents.
Mais brusquement une note insolente
A réveillé l'orgueil de ce tigre royal.
Et, secouant alors le poids de tout un monde,
Armstrong rugit, brise la cage
A grands coups de sons métalliques
Sa trompette sauvage est un griffe aiguë
Qui perce l'air et brise tout.
Furie,
Avec, au fond du coeur, une étrange blessure
Furie,
Avec au fond du corps, une volupté chaude
Et seul, d'un bond souple au-dessus de l'orchestre,
Il retrouve la forêt vierge,
Il affirme sa liberté.

12 mars 1955

Salutation (L'Orient Express)

Express...

Ô violent déplacement d'astres en feu
Dont résonne encore mon cœur martelé.
Aérolithes d'acier rasant la terre folle
Pour mieux briser, d'un bond, les arcades des villes chaudes !

Vert. Rouge. Bleu... Signaux dans l'ombre. Œil de titan.
Je commande, à tâtons, aux aiguilleurs de mille assauts
 contradictaires.

Je lâche les longs trains, leur meute ailée, sur l'Europe
Et je possède en même temps dix capitales frémissantes...
Tout le vent des pays tournant comme une roue
Soulève mes cheveux, cingle mes tempes.
Hardi !...

Je suis l'homme qui marche, en titubant un peu,
Dans les couloirs des rapides emballés
Et qui passe d'un wagon à l'autre
Sans aucune raison normale,
Pour le plaisir de voir se cogner les butoirs
Et d'entendre gémir les grands accordéons.

Je suis le veilleur taciturne et banal,
- Pipe d'anglais, casquette grise, -
Qui fume en caressant les vitres sifflantes
Qui fume en caressant toute la nuit hantée
Et les villes giflées au vol.

Mon passeport est bien en règle.
- Affiche multicolore. Timbres de vingt consulats. -
Les policiers sont satisfaits...
Mais maintenant que le sommeil couche les voyageurs sous les
 lampes voilées,
J'imprime mon vrai nom de poète rebelle sur la buée des vitres.

Salut à l'Europe en gésine
Que j'embrasse, aujourd'hui, en tête des rapides.
Mes lèvres ont touché le carreau froid, pénétré l'ombre.

- Ah l'odeur de la terre qui bouge comme un corps ! -

La nuit nous tient encore dans son angoisse où hurle un cri.
Mais demain, oui demain, à l'aube,
Nous entrerons dans les halls sonores
En chantant sous les arcs d'un triomphe illusoire.

Et je crierai la joie future
Nourrie de cette ombre nocturne!

Apocalypse

Les anges du «sleeping» éteignent les ampoules bleues...
Laisse ta montre-bracelet et ses aiguilles lumineuses.
Qu'importe l'heure des cités ?
Ferme les yeux, dors sur le monde...

C'est peut-être la Hongrie et le «Beau Danube bleu»
A moins que ne prélude une valse de Vienne,
Amour dépaycé, souvenir de tziganes.

Dors, collectionneur d'images
Ivre de désespoir léger...
Roulis sur rail ou sur la mer,
Ô mouvement des trains et des navires sur les plaines de terre et d'eau.
Apocalypse de minuit!

Mousse, tu t'assoupis au poste de vigie
Dans la hune du bateau marchand, parfumé de cannelle,
Qui descend la mer Rouge et cingle vers Bombay.

Mais non, brise le songe qui te porte
Et prends conscience de la nuit pesant sur les Balkans!
Il y a des cris d'hommes dans les geôles,
Des grincements de gibets.
Et la terre est toujours amoureuse des morts...

Cap du vieux monde,
Promontoire des drapeaux sanglants,
Europe !...

Où sont les aiguilleurs de tes déroutes
Et dans quel guet-apens meurt notre fantaisie?
Le train s'en va sait-on bien où?
Et des brandons surnois tombent sur les villages.

Au bout du rail, l'effroi...
Criez à temps !...
SIGNAL D'ALARME.

Chambre d'hôtel à Patras

Laissez-nous seuls ici, loin du troupeau des foules:
Nous avons tous les deux si longtemps navigué.
La grande chambre est douce à nos corps fatigués.
Silence après le cri des trains, le chant des houles...

Rien ne sera plus cher à notre lassitude
Que l'accueil amical de ces petits lits frais,
Et l'eau pure effaçant les rides, les regrets...
Rien ne sera plus cher à notre solitude.

On voit tout le vieux port par la fenêtre close.
Le vent se lève et bat la coque des bateaux.
Sous les nuages gris, derrière les carreaux,
Fleurit, à l'occident, la flamme d'une rose.

Ô mâts dressés devant le golfe et la montagne,
Hommes sur la jetée au milieu de ces flots,
Qu'attendez-vous ? Quel jeune appel de matelots?
La nuit descend des rochers bleus sur la campagne...

Je vais bientôt dormir, Ulysse, roi d'Ithaque.
Avez-vous retrouvé votre île tout là-bas,
Dans les derniers rayons du soir ?...N'avez-vous pas
Pleuré en embrassant le jeune Télémaque ?...

Êtes-vous enfin las des amours incertains
Et de la ruse et des voyages hasardeux?
La nuit sur le pays descend des rochers bleus.
Patras ! Bateaux à l'ancre. Où sont les capitaines ?...

Je vous touche des yeux, vieux port, livre d'images
Ouvert pour les amis du ciel et des marins.
Héros, navigateurs et marchands de raisins,
Bercez-nous, bercez le sommeil des enfants sages.

Pour un ami

(Qui fût l'un des premiers critiques de Jazz)

Robert Goffin, Robert d'Ohain, Robert le Diable,
Voleur de feu, docteur en droit,
Le jazz aurait créé ce rythme inimitable
Qu'il faut louer, si l'on t'en croit.
Je n'ai rien à redire à ton apologie :
J'aime le jazz, Bach et Mozart.
Et la plainte d'Armstrong qu'il a souvent rugie,
C'est la forêt vierge de l'art.
Je te suis à pas lents. J'entre tard dans la danse
Ou plus exactement, Robert,
Je reste toujours fidèle à la cadence
Du jazz de nos vingt ans, si vert !
Toi, tu chantais "Mamy o mine" avec puissance
En agitant un gros bâton.
Le jazz, c'était pour toi presque une renaissance :
A tes vers donnait le ton.
Tu gardes tes biceps, ta rude force amie :
Tu tiens deux hommes sur tes bras.
Mais qui t'a fait glisser jusqu'à l'Académie
Où pourtant l'on ne danse pas ?
Je vis bien loin de toi, dans mon simple ermitage
Et les voix de la radio
M'apportent les échos d'un monde sans nuage,
Airs de Harlem ou de Rio.
Mais nul ne nous rendra, comme après l'autre guerre,
Le grand dancing illuminé
Qu'on nommait le "Madrid", où le jazz de naguère
Était un sauvage bien né.
Le be-bop, c'est déjà le style d'un autre âge.
Le temps fuit, O gouffres béants !
Fais tonner pour nous deux tes souvenirs d'orage
Et de la Nouvelle-Orléans !

16 Décembre 1955

Évasion

Tu retrouveras plus tard dans les yeux
Le ciel qui touchait aux terres lointaines,
Le soleil des ports, les flammes hautaines
Et tous les départs et tous les adieux.

L'odeur de la chair, la forme des corps
Tu les découvris le mieux dans l'absence.
La terre éprouvait leur secrète essence
Et te révélait leur plus sûr accord.

Mais si tu poursuis à travers l'amour
Un mouvant désir d'ombre et de voyages,
Le troublant regret de tous les rivages
Où l'homme étranger fit escale, un jour,

Tu retrouveras dans les yeux fervents
La couleur du temps et des formes brèves,
L'appel de la mer et des nouveaux rêves.
Le monde qui vit dans l'âme du vent.

Rock and roll

Nous nous étendrons sur le sol brûlant
Comme faisaient jadis les derviches du Caire,
Quand le tapis sacré partait pour l'Arabie,
Porté par un cheval, fringant.
Dans le déferlement des flûtes, des tambours
Et le frisson des vieux drapeaux des confréries...

Nous nous étendrons comme les derviches
Et sur nos corps, ivres de rythme, ivres de feu,
Tu passeras, jument légère,
Foulant de tes pieds nus nos poitrines raidies...
Et ces ongles teintés de pourpre,
Comme des sabots fins, grifferont notre chair...

Tu passeras sur nous, danseuse,
Portant le beau tapis de ta crinière au vent...
Et nos corps enchaînés
Sentiront s'éveiller en eux le flux des sources
Qui jaillissent dans l'oasis, en plein désert...
Car tu seras tout à la fois
La flamme et l'eau de notre soif.

23 décembre 1956

Soir

Je ne serai plus pris à vos vieux sortilèges,
Par lesquels, si longtemps, je fus émerveillé.
Jeu de la vie, amour trompeur aux jolis pièges.
Je ne suis plus, hélas, qu'un homme dépouillé.

Ils m'ont laissé vivant, blessé sur cette route
Où j'ai pourtant trouvé le Bon Samaritain.
Mon vieux cœur est tout plein de ferveur et de doute.
Et je n'ai pas la clef de ce monde incertain.

Laissez-moi donc souffrir ici comme une bête.
Mais, s'il se peut, Seigneur, apaisez ma douleur!
Soutenez mon esprit, la clarté de ma tête !
D'autres souffrent aussi : ma souffrance est la leur.

Je ne demande plus que ces heures de trêve,
Pour l'âme et pour le corps, cette tranquillité,
La nuit vient lentement. Déjà le jour s'achève.
Je cherche le chemin secret de la clarté.

17 novembre 1958

Pour Ella Fitzgerald

Fleur de la forêt tropicale,
Sombre et pâle orchidée aux pétales de chair,
Épanouis-toi dans le chant,
Comme dans l'eau d'un lac ou d'un fleuve sacré!

Et de ta bouche fraîche éclose,
Où l'émail blanc des dents blesse les roses lèvres.
Laisse sortir la plainte exquise de ta voix!
Chante comme on soupire
Et joue avec les notes du jet d'eau!

Ta voix de nuit, ta voix d'aurore
Qui semble se laisser porter à la dérive,
Ainsi qu'une pirogue abandonnée,
Elle flotte, elle vibre et fait des chutes lentes,
Avant de rebondir sur la cascade.

On dirait un roseau humide de rosée
Que fait chanter un faune noir
Et ce frêle roseau,
C'est la première femme au cœur de la forêt
Où fleurit l'orchidée.

26 janvier 1957

Partir à l'aube

Nous partirions encore à l'aube de notre âge,
Vers le Sud et Marseille et les ports du Levant,
Sur un bateau nouveau qui n'a pas fait naufrage
Et nous aurions sur nous la caresse du vent.

J'étais fait pour aller sur les quais et les môles,
Avec tous ces marins qui sont des hommes forts.
J'étais fait pour porter le ciel sur mes épaules
Et pour crier des noms de pays et de ports.

Je suis venu croupir, comme une vieille barque,
Dans la petite ville où je suis étranger.
Je n'étais pas le protégé d'un grand monarque.
Combien d'hommes jaloux ai-je dû déranger!

Il est trop tard pour remuer tant d'amertume.
J'ai reçu des coups durs. J'ai fini mon travail.
Mais je vois au lointain un navire qui fume
Et j'écoute des trains qui font chanter le rail.

8 août 1968